

Résumé-Dissertation (type Centrale)

Si l'on veut comprendre comment les individus peuvent pratiquer la considération dans le monde actuel, il est important de leur donner quelques repères leur permettant de développer les ressources intérieures indispensables à l'attention, mais aussi au passage du déni de la réalité à la conscience, de l'empathie au désir de mener une action constructive, de l'impuissance à l'*empowerment*¹. Le processus d'individuation dont nous avons parlé pour décrire la considération exige de chacun qu'il soit capable d'exprimer ses émotions, en particulier ses émotions négatives, et qu'il ne dissocie pas sa raison et sa sensibilité. L'insistance sur la transdescendance² signifie que la connaissance de soi n'est pas uniquement intellectuelle et passe par l'approfondissement de sa vulnérabilité et par le corps sentant. Autrement dit, l'individu ne peut plus être appréhendé comme si ce qui l'affectait se limitait à son environnement familial et social. L'impact des dégradations écologiques sur le psychisme et même la notion d'inconscient collectif doivent aussi être pris en compte. Cela suppose que l'on dépasse le dualisme propre à la conception du psychisme humain qui est encore la règle chez de nombreux cliniciens.

En effet, la plupart du temps les psychanalystes et les psychothérapeutes ne prennent pas en compte le fait que nous faisons partie d'un système écologique et ils ne mesurent pas les souffrances psychiques que génère le sentiment d'impuissance et d'angoisse de leurs patients face à la destruction de la planète, au massacre de milliards d'animaux traités comme de simples marchandises et à la perte de leurs certitudes quant au futur de l'humanité. Les psychologues et les psychiatres reçoivent des individus qui abordent les problèmes qu'ils rencontrent dans leurs relations à leurs proches, leur sexualité, leur travail, mais les patients ne sont pas encouragés à parler des conséquences que la dégradation de l'environnement et la maltraitance animale ont sur eux.

De même, la vie urbaine est souvent artificielle jusqu'à être déconnectée du rythme des saisons, un phénomène dont les répercussions sur l'organisme et le psychisme sont encore méconnues par de nombreux thérapeutes comme par l'institution scolaire et les enseignants. Les difficultés des jeunes à rester concentrés, leurs frustrations et même leur agressivité ne s'expliquent pas seulement par le manque de perspectives. Ces problèmes viennent aussi du fait qu'ils sont amputés d'une dimension essentielle de leur être, liée au rapport à la nature et aux animaux et aux affects qui leur sont associés.

L'addiction à la consommation, l'incapacité à fixer son attention sur quelque chose, le besoin de passer d'une information à une autre, le refus de l'autorité sont à mettre en rapport avec la manière dont nous vivons en étant coupés de notre corps et de la nature. Nous ressentons une insécurité en raison du drame écologique actuel et éprouvons un profond malaise face aux révélations des violences perpétrées à l'encontre des êtres humains et des animaux. Or, au lieu d'être prises en compte et reliées les unes aux autres de manière à créer du sens, ces émotions négatives sont refoulées. En les bloquant, les individus s'épargnent en partie le désagrément auquel elles les exposent, mais ils ne peuvent pas profiter du pouvoir de transformation dont elles sont porteuses. Ils s'enferment dans le déni ou fragmentent leur psychisme, en dissociant leur intellect et leur cœur, leur raison et leurs émotions. Cette dissociation est une stratégie mise en place pour préserver leur psyché de menaces que leur système nerveux est incapable d'affronter. Elle ne les aide toutefois ni à vivre bien ni à modifier leurs styles de vie et contribue à renforcer leurs résistances au changement ainsi que leur tendance à se réfugier dans la distraction ou à adopter des comportements violents.

C'est pour sortir de cette impasse que l'éco-psychologie est apparue aux États-Unis au début des années 1990. Née de la prise de conscience de la souffrance psychique engendrée par les maux de la Terre, elle offre quelques réponses aux problèmes que nous avons soulevés. L'éco-psychologie implique le dépassement du dualisme humain / nature et l'intégration des

problématiques écologiques dans les pratiques thérapeutiques comme dans leurs fondements théoriques. En introduisant la notion de moi écologique, les éco-psychologues prolongent les travaux de Naess sur le processus d'individuation grâce auquel une personne se réalise en prenant conscience de ses liens avec la biosphère. Ils remettent en question la notion de moi séparé qui a légitimé la séparation entre les humains et les non-humains, la nature et la culture, et justifié la volonté de contrôle du monde extérieur par un moi soucieux de s'en protéger. Si la guérison du sujet ne vise pas seulement à supprimer les obstacles au bien-être et au respect de la nature et des vivants, mais aussi à changer sa perception de lui-même et sa conduite, cela signifie que la première chose à faire est de sortir de ce déni de la connexion qui est responsable de notre difficulté à nous épanouir comme de nos comportements écocides. Ainsi, l'éco-psychologie entend remonter aux racines psychologiques menant à la destruction de l'environnement et des autres vivants et identifier les mécanismes de défense qui font obstacle à la transformation de soi.

Coupé de la nature, des animaux et de la partie archaïque de lui-même, enclin à dissocier sa raison de ses émotions ou à vivre dans le déni de la réalité et de la mort, l'individu ne peut ni développer de l'empathie envers les autres ni assigner des limites à son désir de posséder les choses et de dominer autrui. Au contraire, tout ce qui peut réconcilier l'individu avec lui-même, en particulier avec son corps et avec les couches archaïques de son psychisme, sera une manière de l'amener à une connaissance approfondie de soi le conduisant à se sentir solidaire et responsable des autres vivants. Les coutumes, les institutions et les normes éducatives ne permettent pas à l'être humain d'atteindre sa maturité psychique parce qu'elles négligent cette dimension émotionnelle, affective et même archétypale propre au processus d'individuation dont nous avons parlé. La transformation de soi doit donc s'opérer à un niveau à la fois intellectuel, psychologique, émotionnel, conscient et inconscient. Or le dépassement des dualismes qui imprègnent notre société n'est guère possible si l'on reste confiné entre quatre murs. L'accès aux couches plus profondes et archaïques de la psyché ne peut passer exclusivement par le langage ; il faut aussi toucher le corps. C'est pourquoi les thérapies en plein air, les exercices sollicitant le corps et la médiation animale sont des auxiliaires indispensables pour les éco-psychologues.

Lorsque l'on respecte leurs besoins de base et leur subjectivité, qu'on ne les instrumentalise pas et qu'on leur laisse l'initiative, les animaux peuvent assister les thérapeutes ayant en charge des personnes souffrant de troubles psychiques et psychosomatiques. Parce que les animaux ne trichent pas et que le rapport avec eux s'établit au niveau du sentir, leur présence permet aux personnes d'avoir davantage confiance en elles. Leur estime d'elles-mêmes se rétablit à mesure que leur nature intuitive se renforce. Le contact avec un animal les aide également à mieux comprendre ce qui conditionne une communication authentique et rend à nouveau possible le plaisir des activités gratuites. **L'apprentissage du langage de l'autre, la sensibilité aux liens subtils et non verbaux qui peuvent se tisser avec les êtres, la reconnexion avec la nature à l'extérieur de nous et en nous font des animaux de véritables pédagogues.**

Les animaux sont nos professeurs d'altérité, car il est indispensable d'être attentifs à ce qu'ils ont à nous communiquer pour découvrir tout ce dont ils sont capables. Nous ne pouvons pas saisir la prodigieuse diversité des êtres ni faire le tour de chacun d'entre eux, mais la reconnaissance de cette altérité qui est en dehors de notre atteinte améliore notre capacité à interagir avec les autres humains en étant nous-mêmes car elle chasse progressivement la peur que nous inspire la différence et nourrit notre compassion pour tous les êtres sensibles.

Corine Pelluchon, *Éthique de la considération* (2018)

¹ « Pouvoir d'agir », parfois traduit par « empouvoirement ». ² Mouvement d'approfondissement de soi permettant au sujet d'éprouver le lien l'unissant à la nature.

Corine Pelluchon, *Éthique de la considération* (2018)

Éléments de correction

I. RÉSUMÉ

I.1. Plan détaillé

I. LES RÉPERCUSSIONS DES ANGOISSES ENVIRONNEMENTALES DES INDIVIDUS SUR LEUR SANTÉ MENTALE (§1)

- §1 : Pour se rendre disponibles au monde qui les entoure, les individus doivent être en mesure d'extérioriser leurs affects, y compris leurs angoisses. Il est par conséquent indispensable de reconnaître que leurs anxiétés environnementales se répercutent sur leur santé mentale.

II. LES ANGOISSES ENVIRONNEMENTALES RESTENT LARGEMENT NEGLIGÉES ALORS MÊME QUE LE FOSSÉ ENTRE L'INDIVIDU ET LA NATURE NE CESSE DE SE CREUSER (§1-4)

- §2 : Or, force est de constater que les médecins les ignorent largement.
- §3 : Semblablement, l'école néglige le mal-être de ses jeunes élèves urbains qui ont perdu tout contact avec la nature et le vivant.
- §4 : En définitive, le consumérisme et la dispersion cognitive, en coupant l'individu de sa sensibilité, l'ont privé de sa faculté à exprimer ses émotions. Or, ce blocage affectif ne lui permet plus d'évoluer : il morcelle sa personnalité, ce qui génère des attitudes fuyantes ou agressives.

III. L'AVÈNEMENT DE L'ÉCO-PSYCHOLOGIE : LA NATURE REMISE AU CENTRE DE LA PSYCHÉ DE L'INDIVIDU (§5)

- §5 : C'est pour remédier à ce problème que l'éco-psychologie a vu le jour aux États-Unis à la fin du XX^e siècle : elle entend précisément réconcilier l'homme avec ses émotions en restaurant son lien brisé avec la nature.

IV. LES BIENFAITS DU CONTACT DE L'ANIMAL SUR LA SANTÉ MENTALE DE L'INDIVIDU (§6-8)

- §6 : Cependant, cette restauration ne saurait être purement théorique ou intellectuelle : elle suppose avant tout que l'individu redécouvre son propre corps.
- §7 : Or, l'animal peut remplir une telle fonction propédeutique dans la mesure où son contact engage l'homme dans une relation directe, vraie et sensible.
- §8 : C'est pourquoi, en nous enseignant la différence et en sollicitant notre attention, les animaux nous aident à rendre nos rapports interhumains meilleurs et à développer notre empathie pour le vivant.

I.2. Proposition de résumé

Pour se rendre disponibles au monde qui les entoure, les ^{/10} individus doivent pouvoir extérioriser leurs affects, y compris leurs angoisses. ^{/20} Il est **par conséquent** indispensable de reconnaître que leurs anxiétés ^{/30} environnementales ont des répercussions sur leur santé mentale.

Or, force ^{/40} est de constater que celles-ci restent largement ignorées des ^{//50} médecins. **Semblablement**, l'école néglige le mal-être de ses ^{/60} jeunes élèves urbains qui ont perdu tout contact avec la ^{/70} nature. **En définitive**, notre société de consommation et de distraction, ^{/80} en privant l'individu de sa sensibilité, le rend incapable ^{/90} d'exprimer ses émotions et l'empêche d'évoluer. Pire, ^{//100} ce blocage affectif morcelle sa personnalité, ce qui génère insatisfaction ^{/110} et agressivité.

C'est pour surmonter cette difficulté que l'^{/120} éco-psychologie émerge aux États-Unis à la fin du XX^e ^{/130} siècle : elle entend réconcilier l'homme avec ses émotions en ^{/140} restaurant son lien cassé avec la nature.

Cependant, cette restauration ^{//150} ne saurait être purement abstraite : elle suppose que l'individu ^{/160} se réapproprie son corps. **Or**, l'animal peut s'avérer ^{/170} d'un précieux secours en la matière **car** son contact ^{/180} engage une relation directe, vraie et sensible. C'est **ainsi** ^{/190} qu'en nous enseignant la différence et en sollicitant notre ^{//200} attention, les animaux nous aident à rendre nos rapports humains ^{/210} meilleurs et à développer notre empathie.

216 mots

II. DISSERTATION

« L'apprentissage du langage de l'autre, la sensibilité aux liens subtils et non verbaux qui peuvent se tisser avec les êtres, la reconnexion avec la nature à l'extérieur de nous et en nous font des animaux de véritables pédagogues. » (Corine Pelluchon, *Éthique de la considération*, 2018).

II.1. Analyse du sujet et problématisation

Analyse succincte du sujet :

- Corine Pelluchon analyse les bienfaits psychologiques du contact de l'animal sur « nous », c'est-à-dire sur les êtres humains.
- Elle fait des « animaux », à savoir des non-humains, de « véritables pédagogues », c'est-à-dire qu'elle leur reconnaît une authentique fonction éducative : les animaux transmettent un savoir à l'homme, comme le souligne d'ailleurs le terme d'« apprentissage » qui fait écho à celui de « pédagogues », dans un effet de boucle.
- Cet enseignement de l'animal joue, selon elle, à trois niveaux qui, à chaque fois, mettent en jeu des liens, comme le souligne métaphoriquement le verbe « tisser » : le lien communicationnel du « langage » entre soi et l'autre ; « les liens subtils et non verbaux » entre les êtres ; la « reconnexion » avec la nature.
- L'animal est donc un médiateur, un trait d'union : le non-humain (re)crée du lien, là où l'humain se trouve dissocié et disjoint. En faisant faire à l'homme l'expérience sensible de l'altérité, il lui permet de se réconcilier avec son environnement « extérieur » mais également avec son moi intérieur. La transmission d'un savoir et la communication sont donc au cœur de cette relation.

Problématisation :

- On peut cependant s'interroger sur les conditions de possibilité d'une telle relation pédagogique : l'altérité entre l'animal-pédagogue et l'homme-apprenti, qui fait selon Pelluchon le bénéfice de cette relation sensible, ne risque-t-elle pas, au contraire, de se muer en obstacle et de mettre en échec toute communication véritable ? D'autre part, si l'animal est un pédagogue capable de transmettre un savoir-être à l'homme, celui-ci ne peut-il pas se faire aussi son propre professeur en élaborant un savoir plus théorique et intellectuel de la nature, qui lui permette de recréer des liens avec son environnement, suivant une des étymologies supposées d'*intelligere*, « créer des liens » ?

Plan :

- I. CERTES, l'animal-« pédagogue » peut enseigner, par son contact, l'altérité à l'homme et lui permettre de renouer avec sa « sensibilité » en le « reconnectant » à la nature et au vivant.
- II. CEPENDANT, cette altérité entre l'humain et l'animal non-humain, loin de fonder la relation pédagogique, peut au contraire s'avérer un obstacle insurmontable à toute communication véritable et authentique.
- III. C'EST POURQUOI la médiation sensible de l'animal ne suffit pas : l'homme doit aussi se faire son propre pédagogue en élaborant une science de la nature et en s'interrogeant, dans un mouvement réflexif, sur sa propre place au sein du vivant.

Amorce éventuelle. La Fontaine : « Je me sers d'animaux pour instruire les hommes » (« à Monseigneur le Dauphin ») pour la fonction pédagogique de l'animal, à cette importante réserve près que le fabuliste-moraliste « instrumentalise » l'animal dans ses apologues en l'anthropomorphisant.

II.2. Plan détaillé

I. CERTES, L'ANIMAL-« PEDAGOGUE » PEUT ENSEIGNER, PAR SON CONTACT, L'ALTERITE A L'HOMME ET LUI PERMETTRE DE RENOUER AVEC SA « SENSIBILITE » EN LE « RECONNECTANT » A LA NATURE ET AU VIVANT.

1. L'animal, à travers son « langage » propre et ses « liens subtils et non verbaux », enseigne à l'homme l'altérité en le plaçant dans une situation de communication avec le vivant non-humain

- **MH.** Tout au long du récit, la narratrice du *MI* développe une écoute subtile de ses animaux : elle se montre disponible à leurs signes ténus, à leur langage corporel, à leur communication non-verbale, si bien qu'elle est capable de comprendre la vieille chatte lorsqu'elle la retrouve au chalet au terme du premier été : « *Avec force ronronnements et miaulement, elle me raconta les événements de son long été solitaire.* » (p.251) De même, elle développe avec Lynx une « *tranquille compréhension silencieuse* » qui se traduit pour elle par un véritable apprentissage : « *J'avais moi aussi appris sur lui une foule de choses et je comprenais presque tous ses mouvements et presque tous ses appels.* » L'animal est donc bien, à travers son langage propre, un « professeur d'altérité » pour l'être humain qui apprend et progresse à son contact.
- **JV.** Il n'existe, en définitive, aucune interaction communicationnelle entre l'animal et l'homme dans le roman (ce que redouble, en creux, l'incommunicabilité avec les hommes d'équipage du Nautilus, retranchés derrière « *leur incompréhensible langage* »), et cette absence de communication / incommunicabilité a de quoi interpeler le lecteur. On peut cependant déceler dans les observations naturalistes de Pierre Aronnax un effort pour décrypter le comportement des animaux : au Pôle Sud (II-14), il se rend ainsi disponible aux « *cris baroques* » des pingouins du Pôle Sud et aux « *cris des pétrels et des albatros* » (II-14). Plus globalement, il porte une attention quasi poétique aux couleurs, aux formes, aux textures de la faune qu'il décrit avec beaucoup de minutie. C'est peut-être ce soin singulier apporté aux descriptions qui, en fin de compte, traduit le plus intensément, dans le roman, un souci de l'animal.

2. La relation sincère et affective à l'animal permet à l'homme de se « reconnecter » à la nature en sollicitant sa sensibilité et en développant son empathie

- **MH.** L'épreuve du mur conduit la narratrice à changer en profondeur son regard sur l'animal, autrement dit à le « re-considérer » de façon inédite, avec beaucoup plus d'empathie : « *J'avais toujours aimé les bêtes mais à la manière superficielle des citadins et quand soudain je me mis à dépendre entièrement d'elles tout devint différent.* » (p.274). Elle prend alors conscience de la solidarité vitale qui existe entre elle et ses animaux, unis dans une même communauté de destins, et appartenant au même « *clan* », à la même « *famille* » : « *Nous appartenons à la même grande famille et quand nous sommes solitaires et malheureux, nous acceptons plus volontiers l'amitié de ses cousins éloignés.* » (p.274) De façon symptomatique, la narratrice, libérée du « *temps artificiel des hommes* » (p.75), se met au diapason de la nature en adoptant « *l'heure des corneilles* » (p.290).
- **JV.** L'animal peut être source d'une émotion esthétique et sensible, fondée sur l'émerveillement. Ainsi, l'« *enchantement* » que procure à Pierre Aronnax « *l'éblouissant spectacle* » de la myriade d'infusoires qui éclairent les fonds-

marins d'une surnaturelle phosphorescence, donne-t-il lieu à l'une des pages les plus poétiques du roman (I-23). De manière symptomatique, l'épisode se conclut sur une troublante et amusante analogie qui traduit la reconnexion de l'humain à sa nature profonde, animale, et à son nouveau milieu naturel – celle d'un devenir-colimaçon : « *Véritables colimaçons, nous étions faits à notre coquille, et j'affirme qu'il est facile de devenir un parfait colimaçon.* »

- **GC.** Dans la section intitulée « Méthode », Canguilhem évoque la thèse d'un obscur médecin nommé M.P. Deisch qui porte sur l'ablation de la rate chez le chien : dans l'extrait qu'il cite, l'auteur s'émeut de la « *violence licite* » exercée sur ces chiens-cobayes pour s'assurer de « *la fonction exacte de la rate* » chez l'homme. La « *vivisection animale* », même si elle fait partie intégrante de « *l'expérimentation en biologie animale* », est qualifiée d'« *examen douloureux et même cruel* ». On sent percer ici une certaine empathie à l'égard de l'animal de laboratoire.

II. CEPENDANT, CETTE ALTERITE ENTRE L'HUMAIN ET L'ANIMAL NON HUMAIN, LOIN DE FONDER LA RELATION PEDAGOGIQUE, PEUT AU CONTRAIRE S'AVERER UN OBSTACLE INSURMONTABLE A TOUTE COMMUNICATION VERITABLE ET AUTHENTIQUE.

1. L'altérité de l'animal est trop radicale pour rendre possible une quelconque relation pédagogique avec l'homme

- **MH.** L'animal est un monde à part qui demeure hors de portée de l'homme : l'altérité radicale entre l'animal et l'être humain ne permet pas de construire une relation pédagogique. Ainsi, la narratrice avoue ne rien comprendre à la « *conduite mystérieuse* » (p.125) des chats, à leur « *cérémonial presque byzantin* » (p.140) : « *ils nous restent étrangers et il nous est très difficile de les atteindre.* » (p.125) Lorsqu'elle surprend la vieille chatte derrière le chalet en train de jouer avec une souris morte qu'elle vient de tuer tout en lui prodiguant des marques de tendresse, elle est incapable de décrypter son comportement énigmatique. Le contact de la vieille chatte révèle une incommunicabilité : il ne renvoie pas à un savoir mais plutôt à une ignorance de l'autre qui fait dire à la narratrice : « *nous n'en saurons jamais plus l'une sur l'autre* » (p.123).
- **JV.** Dans le roman, les animaux ne sont pas domestiques ou familiers mais, le plus souvent, des éléments du décor : de simples figurants. D'ailleurs, rares sont les contacts véritables et « sensibles » avec l'animal : soit la vitre du Nautilus sépare symboliquement l'humain du non-humain, soit les rencontres se font sous le signe de l'affrontement sanglant : « *combat terrible* » contre le requin qui menace le pauvre Indien pêcheur de perle (II-3), « *homérique massacre* » des cachalots (II-12), corps-à-corps à la hache contre les monstrueux poulpes qualifiés de « *vermine* » à massacrer (II-18). Le formalisme enragé de Conseil, qui tourne à vide, est symptomatique de l'irréductible extériorité de l'homme à l'animal : vexé d'avoir été électrocuté par une torpille « *cumana* » qu'il a été incapable d'identifier, il se venge en la mangeant le soir même (II-17). La leçon sensible d'altérité donnée par l'animal est, littéralement, réduite à néant.
- **GC.** Dans la section « Le vivant et son milieu », Canguilhem revient sur les travaux du biologiste allemand Jakob von Uexküll qui a montré que le comportement de l'animal provenait davantage de son environnement perceptif, c'est-à-dire de son *Umwelt* (son monde propre), que de son milieu proprement

physique : c'est parce qu'elle se rend disponible à trois types de stimuli (olfactif, thermique, tactile) que la tique femelle peut sucer le sang chaud des mammifères pour faire éclore ses œufs. C'est pourquoi chaque animal possède sa propre expérience de son environnement, se l'accommode selon ses sens propres. Chaque animal est donc irréductible puisqu'il forme un « monde propre » avec son milieu, ce qui le met hors de portée de l'homme : « *C'est pour cela que dans ce qui apparaît à l'homme comme un milieu unique plusieurs vivants prélèvent de façon incomparable leur milieu spécifique et singulier.* »

2. L'homme a tendance à dénaturer cette altérité en projetant sur l'animal ses propres représentations : une telle instrumentalisation rend impossible une relation pédagogique authentique

- **MH.** La médiation de l'animal, si intime soit-elle, est toujours menacée d'être altérée par les projections anthropomorphiques de l'être humain. Ainsi, même lorsque la vieille chatte dialogue avec la narratrice, son langage fait de « liens subtils et non verbaux » est ramené à du langage humain : « *Hrrr, miaou, miaou, répond-elle, ce qui signifie : nous verrons, femme, je ne suis pas encore fixée.* (p.61). De même, Lynx pousse « *un soupir qui avait presque quelque chose d'humain* » et les « *larges yeux humides* » de Bella, qui lui permettent de s'exprimer, sont rapprochés d'« *yeux humains* » (p.122).
- **JV.** Tout le roman reste tributaire d'un regard anthropocentré jeté sur l'animal qui est perçu comme une ressource à exploiter : à chasser ou à manger. La « *rage du chasseur* » (I-21) qui habite Ned Land est tout à fait révélatrice de cette instrumentalisation de l'animal : indifférent à la menace d'extinction qui pèse sur le dugong, le Canadien le larde de coups de harpon sur la mer Rouge (II-5). Il trucidé aussi une douzaine de kangourous sur l'île de Gueboroar (I-21) et brûle d'envie d'occire les « *baleines australes* » rencontrées sur le chemin du pôle Sud (II-12). Aucune place donc pour l'empathie chez Ned Land, sauf peut-être lors du massacre des cachalots qu'il finit par qualifier de « *boucherie* », après l'avoir (rappelons-le) frénétiquement applaudi en « *battant des mains* ». Le « *maître harponneur* », tout imprégné de son anthropocentrisme mortifère, s'avère incapable de considérer l'animal pour lui-même et, *a fortiori*, de se rendre disponible à sa leçon d'altérité.
- **GC.** Dans la section « Machine et organisme », Canguilhem s'emploie à exposer et à réfuter la théorie cartésienne de l'animal-machine. Loin de voir dans l'animal, comme Corine Pelluchon, un être doté de sensibilité et d'un langage propre fait de « liens subtils et non verbaux », Descartes leur dénie au contraire toute faculté « *de langage et d'invention* » et en fait des machines. Canguilhem voit dans cette « *construction d'un modèle mécanique du corps vivant* », « *une attitude typique de l'homme occidental* » : en réduisant le vivant à un simple moyen, Descartes justifie la domination de l'homme sur la nature et le vivant. Or, cette surdité anthropocentrique ne permet pas à l'homme de se mettre à l'écoute de l'animal : il reste imperméable à son enseignement.

III. C'EST POURQUOI LA MEDIATION SENSIBLE DE L'ANIMAL NE SUFFIT PAS : L'HOMME DOIT AUSSI SE FAIRE SON PROPRE PEDAGOGUE EN ELABORANT UNE SCIENCE DE LA NATURE ET EN S'INTERROGEANT, DANS UN MOUVEMENT REFLEXIF, SUR SA PROPRE PLACE AU SEIN DU VIVANT.

1. Le contact sensible avec l'animal ne suffit pas : il doit engager l'homme à conduire une réflexion sur lui-même, sous peine de rester inabouti

- **MH.** Le *MI* est l'espace d'un éveil de soi. La fréquentation des animaux amène la narratrice à s'interroger sur sa propre condition et à « naturaliser » la mort : « *Je ne vois pas en quoi ce serait déshonorant de porter le fardeau imposé, comme n'importe quel animal, ni en fin de compte de mourir comme n'importe quel animal.* » (p.88) Plus généralement, ce mouvement réflexif aboutit à l'élaboration d'une morale de l'acceptation, teintée de stoïcisme, qui s'inspire directement du comportement de la « *corneille blanche* », son double gémellaire, qui lui paraît être avec ses congénères « *le symbole de la patience stoïque* » (p.279). Le contact sensible avec l'animal trouve donc son prolongement et son aboutissement dans une réflexion de nature anthropologique et, surtout, une forme de retour sur soi.
- **JV.** La folie exterminatrice qui s'empare de Nemo à l'encontre des cachalots (II-12), ces « *féroces cétacés* » qui ne sont « *que bouche et dents* », ne peut se comprendre qu'à la lumière de ses idéaux révolutionnaires : sa détestation de l'oppression, sa soif de justice. En menaçant le troupeau paisible des baleines, qualifiées d'« *êtres inoffensifs et bons* », les cachalots deviennent de monstrueux bourreaux dont il convient de purger impitoyablement les mers. On voit donc bien que la question de l'animal trouve, chez Nemo, des prolongements politiques qui se nourrissent eux-mêmes d'un pessimisme anthropologique et d'une vision négative de la nature humaine.
- **GC.** Dans la section « Méthode », après avoir interrogé les enjeux de « l'expérimentation en biologie animale », Canguilhem est amené à poursuivre sa réflexion sur l'expérimentation sur l'homme. La réflexion sur l'animal trouve donc son prolongement dans une réflexion anthropologique et éthique qui incombe d'ailleurs au philosophe et non au savant : « *la solution du problème suppose une idée de l'homme, c'est-à-dire la philosophie.* » De même, c'est à la philosophie qu'il revient de s'interroger sur la valeur de la vie et sur les garde-fous à opposer au savant, en particulier en matière de fabrication des monstres en laboratoire et d'« *expériences de tératogénie* », comme le rappelle la section intitulée « La monstruosité et le monstrueux ».

2. L'homme doit élaborer un savoir proprement humain sur le vivant afin de prendre conscience de sa complexité

- **MH.** Le *MI* ne fait pas intervenir de connaissances scientifiques sur l'animal à proprement parler : la narratrice éprouve même des réserves vis-à-vis d'un savoir théorique qu'elle juge inconsistent et superficiel : « *Je ne savais même pas combien d'estomacs possède une vache ; ça fait partie de ces choses qu'on apprend pour le jour de l'examen et qu'on oublie aussitôt.* » (p.82) Elle avoue également ignorer le nom de certaines fleurs : « *J'ai dû les apprendre en histoire naturelle, d'après des livres et des dessins, et naturellement je les ai oubliés* » (p.97). Cependant, elle reconnaît que les « *almanachs paysans* » (p.56) lui fournissent « *un grand nombre de renseignements sur le jardinage et l'élevage* » (p.56) : « *tout ce que je sais sur l'élevage du bétail, et c'est bien peu, me vient de*

ces almanachs. » (p.150). D'autre part, sa captivité l'amène à acquérir un savoir autodidacte et à se faire « (s)on propre professeur » (p.98).

- **JV.** La science naturaliste de Pierre Aronax, « professeur suppléant au Muséum d'histoire naturelle de Paris » (I-2) et disciple du célèbre Milne-Edwards, lui permet d'appréhender intellectuellement toute la diversité et la complexité du vivant. Pour indigeste qu'elle soit, la taxinomie des êtres vivants, distribués tout au long du roman sur « *l'échelle des embranchements, des groupes, des classes, des sous-classes, des ordres, des familles, des genres, des sous-genres, des espèces et des variétés* » (I-3), forme un savoir humain indispensable. Cette science naturaliste, qui se retrouve jusque dans le cabinet de « *raretés naturelles* » (I-11) qu'abrite le salon du Nautilus ainsi que dans les ouvrages de sa pléthorique bibliothèque (dont les deux volumes des *Mystères des grands fonds sous-marins* rédigés par le narrateur), est une construction intellectuelle qui permet à l'homme de se repérer et de se situer dans le vivant.
- **GC.** L'essai de Canguilhem, tout entier placé sous le signe de la connaissance de la vie, amène à s'interroger sur le savoir des biologistes. Après avoir mobilisé *Électre* de Giraudoux, pour rappeler que, contrairement à ce qu'affirme le mendiant de la pièce, ce n'est pas le hérisson qui traverse les routes de l'homme mais « *les routes de l'homme qui traversent le milieu du hérisson* », l'épistémologue souligne le « *paradoxe de la biologie* » qui prétend étudier le vivant avec des « *outils intellectuels* » nécessairement forgés par l'homme : « *la méthode expérimentale – comme l'indique l'étymologie du mot méthode – c'est aussi une sorte de route que l'homme biologiste trace dans le monde du hérisson, de la grenouille, de la drosophile, de la paramécie et du streptocoque.* » Mais il convient selon lui d'assumer cette part humaine de l'expérimentation à condition de laisser au vivant animal le pouvoir de nous surprendre et de nous « *déconcerter* ».

II.3. Références HP pour une hypothétique ouverture en conclusion

- **Elisabeth de Fontenay, *Le Silence des bêtes* (1998)**, « I. Acheminement vers leur non-parole » : « Le projet d'écrire, et donc de couvrir de phrases le mutisme écrasant des bêtes, ne laisse pas d'être inquiétant. Parler au nom et à la place de ceux dont on est certain que, s'ils ne parlent pas, ce n'est pas parce qu'ils savent ou préfèrent se taire, mais plutôt parce qu'ils sont détenus par le silence, que le hasard et la nécessité ne les ont pas destinés à s'exprimer comme le fait l'homme – lui qui ne peut pas ne pas parler, (...) procède peut-être d'une prétention démesurée. »
- **Denis Diderot, *Le Rêve de d'Alembert* (1769, pub. 1830)**, « Suite de l'entretien » : « BORDEU. Avez-vous vu au Jardin du Roi, sous une cage de verre, un orang-outang qui a l'air d'un saint Jean qui prêche au désert ? MLLE DE LESPINASSE. Oui, je l'ai vu. BORDEU. Le cardinal de Polignac lui disait un jour : 'Parle, et je te baptise.' »
- **La primatologue Jane Goodall (1934-2025)** qui s'est consacrée à l'étude des chimpanzés pour montrer leur proximité avec l'homme avait coutume de commencer ses conférences en imitant le cri des chimpanzés pour saluer son auditoire. À plusieurs reprises, elle a pu s'exprimer publiquement en vocalisant à la manière des chimpanzés, en particulier lors d'une conférence à l'Unesco le 19 octobre 2024.